

Liana Levi. Nous n'avions jamais eu l'occasion de travailler ensemble, Macha et moi, pourtant nous nous connaissons depuis longtemps, reliées par un passé commun, par une amicale fidélité, par l'italien que nous parlons ensemble quand nous voulons souligner notre complicité. Juste avant les vacances, durant l'étouffante fournaise parisienne du mois de juillet, elle m'a appelée pour me demander de lire un texte auquel elle tenait énormément, un texte qu'elle définissait comme l'«œuvre de sa vie». Ce n'était pas qu'une proposition de collaboration mais aussi un appel au secours. Comme si elle était sur le point de se noyer dans les quatre cents feuillets qu'elle avait rédigés d'une traite, en quelques mois. J'acceptai donc d'entreprendre cette lecture, étonnée qu'elle soit parvenue à rédiger en peu de temps un texte ample aux multiples facettes, évoquant un épisode trouble de la Seconde Guerre mondiale : l'adhésion de certains cosaques à l'armée allemande. Tandis que j'avais, sous un efficace ventilateur, dans ce manuscrit fascinant, les questions s'amoncelaient dans ma tête. Quel était le rapport entre ces cosaques que je me figurais, selon les clichés, épais et brutaux, et ma fine et malicieuse amie ? Pourquoi ce sujet l'avait-il bouleversée au point de vouloir y consacrer un livre ? Et pourquoi parlait-elle avec des mots si sûrs de la difficile intégration des Russes dans la «douce France» ? Captivée et portée par mon enthousiasme pour ce projet ambitieux et inattendu, je plongeai dans le travail éditorial, me chamaillant quelquefois avec elle sur l'imparfait du subjonctif, et remisai mes questions.

Des questions que je peux enfin lui poser, sur le mélange qu'elle a réussi à faire entre la part historique et la part personnelle dans cette fiction.

Macha Ménil. Depuis que j'écris, voilà quelques années déjà, tous les éditeurs parisiens, je dis bien TOUS, me disaient : «Il faut que vous écriviez sur votre famille, sur les princes Gagarine, sur la Russie...» Ils imaginaient les aristocrates russes vivant dans la zibeline, dînant dans de la vaisselle en vermeil et voyageant en traîneaux tirés par huit chevaux...

Et moi, c'était *niet*. D'abord parce que je ne sais pas, je suis née en France, mes parents ont fui le bolchevisme et se sont réfugiés à Antibes où ils avaient un mas. Ils se sont mariés à Nice et ont été rapidement naturalisés. Je suis française, née de parents français. Ensuite parce que ce livre existe : ma mère, Marie Gagarine, a publié un best-seller, *Blonds étaient les blés d'Ukraine*, en 1989, chez Robert Laffont, témoignage sur la vie d'une grande famille en Russie avant la Révolution.

En revanche, mon destin personnel de fille d'émigrés russes en France réclamait un ouvrage. Mon mari, Michel Legrand, me répétait chaque semaine : «Alors ? Tu écris ? Tu as trouvé ton sujet ?» Absorbée par la vie avec lui et toutes les difficultés de sa santé déclinante, j'ai laissé passer les années sans m'y mettre. Je ne voulais pas non plus écrire un livre autobiographique. Et un beau soir, après un grand concert de Michel, que je pressentais être son dernier, le 1^{er} décembre 2018, j'ai eu l'idée de raconter l'histoire d'une fille de cosaque. J'ai des amis descendants de cosaques en France, leurs parcours pittoresques m'ont toujours fascinée. J'ai commencé à écrire, furieusement. Je voulais que Michel me lise. Il a pu lire les cent premières pages, il était impressionné et curieux. Il est parti avec la conviction que j'écrivais le livre de ma vie.

Une fois le premier jet achevé s'est posée la question de la maison d'édition appropriée. Je désirais une attention différente de celle portée à mes précédentes publications, quelqu'un qui me suive et me comprenne. Cela ne s'obtient pas si facilement. Soudain j'ai pensé à mon amie Liana Levi. Cela m'a paru une évidence : c'était à elle que je devais confier mon livre. Heureusement elle s'y est intéressée, et tout s'est enclenché avec justesse et passion. Ensemble nous avons peaufiné cet ouvrage ambitieux : la vie d'une jeune femme russe en France, dans la grande Histoire, puisque c'est la trame romanesque que j'ai choisie. Notre amitié n'a en rien entamé la rigueur légendaire de Liana Levi, je dirais même qu'elle l'a accentuée ! Merci Liana.

MACHA MÉNIL

Vania, Vassia et la fille de Vassia



LIANA LEVI



Macha Méril est née Marie-Madeleine Gagarine, fille du prince Wladimir Gagarine et de Marie Belsky, exilés en France. Après de courtes études de lettres à la Sorbonne et une formation au cours Dullin du TNP et à l'Actor's Studio à New York, elle se fait connaître dans les années 1960 comme l'une des figures de la Nouvelle Vague. Elle tourne avec Rohmer, Deville, Godard, Buñuel, Szabo, Kontchalovski, Fassbinder, Pialat, Lelouch, Varda et d'autres. Pendant dix ans elle mène une carrière d'actrice et de productrice en Italie. De retour en France, elle se consacre au théâtre, à la télévision et à l'écriture. En 2014, elle épouse le compositeur Michel Legrand, disparu le 26 janvier 2019. Auteur de nombreux ouvrages, elle évoque dans ce grand roman, qu'elle porte en elle depuis des années, la condition des Russes blancs en France.

© Pascal Gascuel



Vania, Vassia et la fille de Vassia. Dans une vallée de la Corrèze, entre bois et prés sauvages, une petite communauté de cosaques s'apprête à célébrer la Noël orthodoxe. Nous sommes en janvier 1939. Depuis bientôt vingt ans, ces fils de cavaliers de la Garde impériale du Tsar vivent en autarcie dans le domaine de La Motte hérité d'un général russe qui l'avait autrefois gagné au jeu. Arrivés en France après la révolution d'Octobre, ces hommes se consacrent à l'élevage des chevaux, de nobles animaux auxquels ils sont historiquement liés. La guerre rouvre les anciennes plaies : ne faut-il pas tenter de libérer la Russie du bolchevisme, quitte à s'allier avec Hitler ? C'est le choix de Vassia, qui ne parvient pas à tourner la page du passé. Il abandonne derrière lui sa fille

unique Sonia, orpheline de mère, et son indéfectible ami Vania, qui sait ce qu'il en est des guerres et ne veut en aucun cas partir à l'aventure. Vania prendra soin d'elle et l'accompagnera jusqu'au bout du chemin de l'assimilation. Déterminée à sortir de la misère et de sa petite communauté, elle embrassera un flamboyant destin politique. Vania, avec sa modestie et sa force tranquille, se mettra au service de son ambition. Les personnages de ce surprenant roman sont animés par les enjeux qui furent ceux de la communauté des Russes blancs pendant la guerre et après 1945 : reprendre le combat contre Staline, s'intégrer en France en oubliant le passé, ou rester russe tout en défendant la République française.

Extrait

1939. Vania tente de dissuader Vassia de rejoindre l'armée allemande

– On ne va pas compromettre tout ce que nous avons péniblement construit ici, et personne ne nous le demande. Le commandement des cosaques est dissous depuis longtemps, les vieux sont morts et enterrés, nous ne sommes utiles à rien...

– Justement... Tu supportes ça ? La nuit, je vois le visage de mon père qui me regarde. Un cosaque du Don, qui a fait l'école militaire des cadets de Novotcherkassk. Qui a donné sa vie à la discipline et à l'excellence. Qui a défendu le Tsar jusqu'à la mort. Il aurait honte de nous. Honte de notre vie en retrait, loin de tous. Ceux qui sont dans les usines, chez Renault à Billancourt, chez Hutchinson à Châlette-sur-Loing ou ailleurs, sont en contact avec les ouvriers qui...

– Ceux-là se taisent et ne font pas de vagues, crois-moi. Ils ne veulent pas perdre leur travail, ils évitent les conversations politiques. Ils ont déjà eu assez de mal à se faire embaucher.

– Je vais aller à Paris pour parler à quelqu'un, dit Vassia. Fedia prendra les chevaux chez lui pour quelque temps. Tu t'occuperas de Sonietchka ?

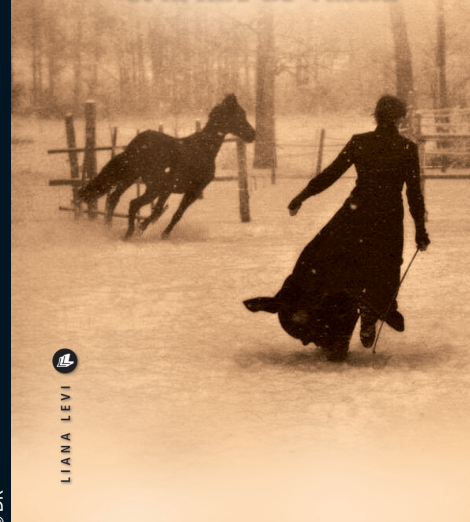
– Ne fais pas ça, attends un peu. J'irai avec toi si tu veux. Moi aussi je suis remué par ce que nous a dit cet Helmut, mais il ne faut pas faire de bêtises. Nous avons des familles, nos jeunes vont à l'école, bientôt ils sauront plus de choses que nous, leur avenir est en France, pas dans nos souvenirs.

– Je ne m'y fais pas. Quand j'entends Sonia parler avec ce ton pointu de petite Française, j'en suis malade.

– Staline vient de s'entendre avec Hitler, ils ont même conclu un pacte entre eux, un pacte de non-agression, tu penses vraiment qu'ils sont différents ? Deux canailles qui méprisent leurs peuples ! Tu crois qu'il y a plus de place pour nous dans la fournaise nazie que dans la communiste ? On ne nous pardonnera jamais, nous les hommes d'avant, des renégats qui nous sommes enfuis, qui n'avons renoncé ni à Dieu ni au Tsar. Ne te fais pas d'illusions. Peut-être peut-on aider depuis la France, empêcher que les peuples ne se trompent, qu'ils s'allient avec Satan. Mais retourner là-bas, dans ce pays dévasté par la haine et le collectivisme, non. Vassia écoute son ami, son frère, sans conviction. Il connaît tous ces raisonnements, mais il s'agit d'autre chose. Il est tenaillé par un sentiment impérieux, comme quand on est amoureux. S'il n'obéit pas à cette pulsion vitale, il se sentira émasculé, privé de sa volonté profonde, de ce qui constitue un homme, à la racine de son être. Les apôtres qui ont suivi Jésus ont ressenti la même nécessité, ils n'avaient pas le choix. S'ils étaient restés immobiles ils auraient trahi leur dignité. La plupart des humains sont pleutres et veules, mais pas un cosaque, fils de cosaque de sang et de foi. Pas un Russe fier et loyal envers sa patrie, qui ne sera jamais la France. Aussi hospitalière et égalitaire soit-elle, elle ne sera jamais son pays.

MACHA MÉRIL

Vania, Vassia
et la fille de Vassia



© DR

Parution 5 mars 2020

Collection « Littérature française »

340 pages. 21 euros
ISBN 979-10-349-0236-1

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

Presse : Amélie Dor
Librairies, salons : Élodie Pajot
Droits étrangers : Sylvie Mouchès